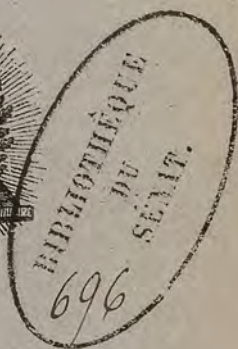


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



RÉVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LE DENTISTE, VAUDEVILLE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR A. MARTAINVILLE,
*Auteur du Concert-Faydeau et de l'Assemblée
primaire.*

REPRÉSENTÉ sur le théâtre d'Emulation le
4 pluviôse an V.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des pièces de Théâtre,
rue André-des-Arts, n°. 27.

1797. AN CINQUIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

DACIER,	dentiste.
NIAISOT,	son filleul.
LUCILE,	sa nièce.
SAINVILLE,	amant de Lucile.
FRONTIN,	valet de Sainville.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

C'ÉTOIT autrefois un préjugé défavorable pour un ouvrage dramatique d'être représenté sur le Boulevard, on l'imprimoit rarement; mais à présent on y joue de très-jolis ouvrages, cette pièce est du nombre : le grand succès qu'elle a eu et qu'elle continue d'avoir me décide à la livrer au Public, et me promet un grand débit de cette charmante bagatelle.

D'après le traité fait avec le citoyen Martainville, je suis le seul propriétaire tant de l'impression que de la représentation dans tous les départemens. Paris, ce premier floréal an V.

B A R B A.

LE DENTISTE, VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente la chambre de travail du Dentiste ; au fond est une fenêtre donnant sur la rue , au haut de laquelle on voit suspendue une énorme dent , comme c'est l'usage chez les dentistes.

DACIER, SEUL.

OH ! le terrible dépôt que celui d'une fille jeune et belle ! que de peines..... que de craintes ! Quand mon frère en mourant me pria de servir de père à ma nièce, il ne falloit rien moins que l'amitié qui nous unissoit pour me déterminer à accepter cet emploi délicat et pénible..... mais bientôt, j'espere, j'en serai débarrassé..... Malgré la réputation de Lucile, elle épousera mon filleul Niaisot.... Ce n'est point un chef-d'œuvre d'esprit ni de galanterie, mais c'est un garçon rangé, laborieux, il fera son chemin ; d'ailleurs je ne veux pas laisser passer en des mains étrangères la fortune considérable de Lucile : ainsi voilà qui est déterminé.... et dans huit jours au plus tard..... Mais avant de sortir, voyons quelles sont ces lettres arrivées pendant mon absence... *Il en ouvre une. (Après avoir lu l'adresse)* Au citoyen Dacier, Dentiste. Quelle écriture !..... C'est quelque malheureuse cuisinière..... Non, parbleu !..... c'est le merveilleux Rosefat, l'arbitre des modes et le dictateur du bon ton. Voyons, déchiffrons ce qu'il me marque. (*Il hésite un moment*) : ah ! je crois deviner.

AIR : pour t'enflammer d'un amour vif et prompt.

Je ne peux point
Exprimer à quel point
Vos soins me seroient nécessaires.
Le mois dernier
Vous m'avez, cher Dacier,
Placé trois dents auxiliaires ;
Hier, en me couchant,
Je les mis proprement

Dans une tasse à cela consacrée :
 Je veux les poser ce matin ;
 Jugez un peu de mon chagrin ,
 Il s'en trouve une d'égérée.

» Je suis désespéré , ou le diable m'emporte ; ce qu'il y
 » de plus malheureux , c'est que c'est précisément celle du
 » devant ... J'ai mille visites à faire.... Je suis attendu chez
 » des femmes adorables... Si vous ne venez promptement à
 » mon secours , ma parole d'honneur , je suis un homme
 » perdu ».

Diab! il faut empêcher cette perte-là ; j'y passerai tout-
 à-l'heure.... Encore une lettre.... (*il l'ouvre*) de madame
 de Corpsvieux. Je gage que c'est quelque nouvelle folie
 de cette vieille extravagante.

(*Il lit*).

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

D'un jeune amoureux
 J'exauce les vœux ;
 Des nœuds d'hymen je me lie.
 Par droit d'amitié
 Vous êtes prié
 A cette cérémonie.
 Quoique déjà
 Il m'aime à la
 Folie ,
 Pour ce jour-là
 Je veux être a
 Complice.

(*En parlant*). Et comme vous savez que l'absence de
 quelques dents déparent tant soit peu ma bouche ,

(*Fin de l'air*).

Je veux , pour le neuf ,
 Un ratelier neuf :
 Décadi je me marie.

(*Il éclate de rire*). Ah ! la bonne histoire ; parbleu
 j'irai à cette noce , je suis curieux de voir la citoyenne Corps-
 vieux dans le costume et le rôle d'une innocente vierge à
 la veille de ne l'être plus..... Mais songeons à ce qu'elle me
 demande , et récapitulons-nous un peu..... D'abord il faut
 aller chez le citoyen Rosefat , réparer le déficit de sa dent ,
 et puis prendre mesure du ratelier de la nubile Corps-
 vieux. (*Il rit*.)

AIR des deux Jumeaux de Bergame.

Des modes même extravagantes
 Avec art je dois profiter ;
 Ces pratiques sont excellentes ,
 C'est à moi de les contenter.

J'eusse hier vu les deux premières,
Mais je n'ai pu sur mon honneur :
J'ai passé trois heures entières
À limer les dents d'un auteur.

Je croyois que je n'en finirois pas Elles étoient
dures Elles étoient longues (*Il tire sa montre*).
Dix heures ! ne tardons pas. (*Il appelle*). Niaisot !

N I A I S O T, DANS LA COULISSE.

Plait-il , parrain ?

D A C I E R.

Descends.

N I A I S O T.

Oui , parrain.

SCENE II.

D A C I E R, N I A I S O T.

D A C I E R.

Je vais sortir.

N I A I S O T.

Tant mieux , parrain.

D A C I E R.

Comment , tant mieux ?

N I A I S O T.

Quand j'dis tant mieux quoi ça ça m'est égal.

D A C I E R.

Je vois bien que si je te laisse parler , tu vas encore me
défiler un chapelet de bêtises

N I A I S O T.

Ah ! parrain , des bêtises , vous savez bien que

D A C I E R.

Je reviendrai peut-être un peu tard , si quelqu'un vient
me demander , tu feras attendre , ou tu prieras qu'on re-
passe.

N I A I S O T.

Ça suffit , parrain.

D A C I E R.

Sur-tout ne vas pas t'aviser d'essayer ton habileté comme
tu fis l'autre jour Cet imbécille ! qui au lieu d'arracher
la dent gâtée , enlève une dent très-saine , et il a fallu qu'à
mon arrivée je recommençasse sur nouveaux frais ; encore
ai-je eu bien de la peine à appaiser la personne : tu sens
bien que cet homme publiera ça par-tout.

LE DENTISTE,

NIAISOT.

Tiens, y publiera ça. Dam! c'est pas ma faute à moi.

DACIER.

C'est la mienne peut-être.

NIAISOT.

AIR de Joconde.

Pour s'tromper par hasard un'fois,

On n'est pas une bête;

D'ailleurs, je m'suis comporté, j'crois,

D'un' façon ben honnête:

Il a tort d'étourdir les gens

D'une plainte importune;

Quoiqu'on y ait arraché deux dents,

Il n'a payé q'pour une.

DACIER.

Il n'auroit plus manqué que tu le fisses payer deux fois.

NIAISOT.

Mais, parrain, j'vous d'mande un peu si j'nai pas eu
 autant de peine pour lui arracher une bonne dent qu'une
 mauvaise; d'ailleurs il est sûr qu'elle ne se gâtera jamais.

DACIER.

Dis-moi un peu, que fait Lucile?

NIAISOT.

Elle brode dans sa chambre, elle travaille d'puis l'matin
 jusqu'au soir. J'croyois qu'étoit des gilets pour moi.....
 point du tout: j'la vois r'commencer d'autre ouvrage, sans
 savoir c'qu'est devenu celui qu'elle a fini.

AIR: Au clair de la lune.

D'un air galant j'vante,

L'ouvrage qu'elle a fait;

Jamais c'te méchante

Ne m'offre un gilet.

C'est p'tête une malice.

Allez attend, je gage,

Pour mieux m'attrapper,

Après l'mariage

Pour m'en faire porter.

DACIER.

Probablement.

NIAISOT.

Malgré ça, parrain, il y a qu'euq'chose là-dessous.

DACIER.

Voyons, quoi?

NIAISOT.

Je n'sais pas..... mais elle est encore avec moi pu r'vêche
 qu'auparavant.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Quand j'ai faisais queq'compliment
 Avant qui n'agit d'mariage,
 Et m'rudoyoit ben d'tems en tems,
 Pour ça je n'perdois pas courage;
 Mais d'puis qu'el'sait d'vous
 Que j'serai son époux,
 Et m'rudoyoit encor davantage.

T'nez, j'soupçonne queuq'susplantation..... J'ai sus
 l'cœur un M. Sainville.

DACIER.

Quel est cet homme ?

NIAISOT.

Je ne le connois pas, je ne l'ai jamais vu, mais j'ai
 entendu jaser dans le quartier. T'nez, vous avez beau dire,
 el'm'auroit aimé tout d'suite si elle n'avoit pas eu l'cœur pris.

DACIER.

C'est peut-être que, sûr d'être son époux, tu ne cherches
 pas à te rendre aimable.

NIAISOT.

Au contraire.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Parrain, j'm'épuise en belle humeur
 Pour rendre la sienn'plus sucrée,
 Tous mes soins glissent sur son cœur,
 Comme d'eau sur d'la toile cirée;
 C'n'est que d'puis qu'el'doit m'épouser,
 Et ça vient d'là, je vous l'proteste :
 Avant, all'sembloit n'pas m'aimer,
 Maintenant, on diroit qu'el'm'déteste. (BIS).

T'nez, parrain, la v'la, r'commandez-lui donc de
 m'faire meilleure mine.

SCENE III.

LUCILE, DACIER, NIAISOT.

DACIER.

Lucile, réponds-moi ; pourquoi maltraiter toujours celui
 que je te destine pour époux ?

LUCILE.

Mon oncle, pourquoi ce nigaud-là est-il toujours à
 m'impatisier ?

NIAISOT.

Vous l'entendez, mon parrain; nigaud.....

LUCILE.

Oui, nigaud, je le répète.

NIAISOT.

R'gardez un peu com'elle me traite : qu'eq'vous m'direz donc quand j'srai vot'mari ?

LUCILE.

Ça ne sera pas de sitôt, je l'espère.

DACIER.

Lucile, songez que je suis ici, et que c'est moi qui veux ce mariage.

LUCILE.

Mon oncle, je connois trop la bonté de votre ame pour croire que vous vouliez le malheur de ma vie.

NIAISOT.

Le malheur de sa vie..... comme c'est malhonnête, parrain; j'vous d'mande s'il n'y a pas de quoi perdre courage.

DACIER.

Rassure-toi.

AIR : *Je suis afficheur.*

Doit-on jamais s'en rapporter

A tout ce que dit une femme ?

Peut-elle même se flatter

De bien connoître à fond son ame ?

Mille sentimens tour-à-tour

Agitent sa tête incertaine,

Et chez elle souvent l'amour

Est voisin de la haine.

LUCILE.

En ce cas-là, je suis donc bien près de l'aimer.

DACIER.

En voilà assez..... Je sors..... tu sais ce que je t'ai re-commandé.

NIAISOT.

Oui, parrain.

DACIER.

C'est bon A propos, si un dentiste italien de mes amis venoit pas hasard, tu lui remettras vingt-cinq pots de cet opiat qui est dans mon laboratoire.

NIAISOT.

Ça suffit.

(Dacier sort).

SCENE IV.

LUCILE, NIAISOT.

NIAISOT.

Vous voyez ben qu'vous fâchez mon parrain en me

r'butant com'vous faites..... Pourquoi vous ostiner à ne pas m'aimer?.... Est-ce que vous espérez rencontrer mieux?

AIR : *Mselle, vous êtes plus belle.*

Si vous m'prenez pour mari, j'vous assure,
C'est sans imposture,
Q'vous pouvez êt'sûre
Que j'frai vor'bonheur;
J'suis beau garçon, mais malgré ça, j'vous jure
Q'dans toute la nature
Q'n'y aura q'vor'figure
Qui touchera mon cœur;
Maintenant, m'voulez-vous pour époux?

LUCILE.

Vous !

NIAISOT.

Si vous me refusez, je meurs.

LUCILE.

Meurs.

NIAISOT.

Vous s'rez ben heureuse avec moi.

LUCILE.

Moi !

NIAISOT.

Acceptez ma main et mon nom.

LUCILE.

Non.

NIAISOT.

Vous avez tort, car vraiment j'vous assuré,
C'est sans imposture,
Q'vous pouvez êt'sûte
Que j'frai vor'bonheur;
J'suis beau garçon, mais malgré ça, j'vous jure
Q'dans toute la nature
Q'n'y aura q'vor'figure
Qui touchera mon cœur.

LUCILE.

Ben obligée de la préférence; je vous tiens quitte de votre constance, elle doit être aussi assommante que votre tendresse.

NIAISOT.

Regardez si c'est là répondre à une déclaration, aussi honnête..... Comment faut-y donc s'y prendre? Vous êtes ben difficile.

LUCILE.

AIR : *Ici l'on vous enchaîne. (Du nouveau Don-Guichotte).*

Oui, je suis difficile;
J'aime à le déclarer:
De posséder Lucile
Pouvez-vous espérer?

Je veux en mariage
 Que celui que j'aurais
 Joigne aux charmes de l'âge
 Du corps tous les attraits :
 Soyez juge, soyez juge ; jamais un magot tel que vous
 Ressemblera-t-il à cet époux ?

N I A I S O T.

Tiens ! magot, à s'heure.

L U C I L E.

J'exige encore qu'il ait des talens ; je crois qu'on ne peut s'expliquer d'une manière plus précise..... (*A part*).
 Quelle différence d'avec Sainville !

N I A I S O T.

Eh ben, moi, j'dis qu'il n'est pas ben difficile d'y répondre à tout ça.

A I R : *Révant à mon amour.*

Vous voulez, m'dites-vous,
 Voir à vot'époux
 Un p'tit brin d'parure ;
 Vous n'avez qu'à parler :
 On a, sans s'flatter,
 D'quoi vous contenter.
 Pour preuve d'mon amour,
 J'aurai chaque jour
 Un certaine collure,
 Du linge plus blanc qu'un œuf,
 Mon habit d'Elbeuf,
 Qu'est encor tout neuf.

L U C I L E, RIANT.

Oh ! je vous en prie, ménagez-moi : comment pourrai-je vous résister quand vous serez embelli par votre habit d'Elbeuf qu'est encore tout neuf ?

N I A I S O T.

Vous avez beau rire..... Quand j'suis t'un p'tit brin r'quinqué, je n'suis pas pus mal qu'un autre ; comi ça j'suis dans mon négligé d'travail.

L U C I L E.

Malgré ça, on voit bien ce que vous pouvez être.

N I A I S O T.

Vous exigez encore q'vot'mari ait du talent, pour c'qu'est concernant l'rapporrt du talent, j'puis m'vanter q'c'est mon fort.

A I R *des Trembleurs.*

Jamais dent ne me résiste,
 Du mal je suis à la piste,
 Je l'arrache à l'improviste,
 Sans douleur et sans effroi :

Je veux que, si je persiste,
Le plus habile dentiste
Qui dans tout Paris existe,
Soit un âne auprès de moi.

LUCILE.

C'est beaucoup dire.

NIAISOT.

Pourtant c'est vrai; vous voyez ben d'après ça q'j'ai tout
c'qui faut pour être vo'mari, et q'si vous n'm'épousez pas,
c'est ben d'vo'faute.

LUCILE.

Oui, je le prends sur moi; mais on frappe.

NIAISOT.

J'avais voir qui c'est.

SCENE V.

Les Précédens, FRONTIN, *déguisé en charlatan italien.*

(Pendant cette scène Lucile reste assise, tandis que Frontin lui fait
des signes qu'elle ne comprend pas).

FRONTIN, AVEC L'ACCENT ITALIEN.

Buon-di signor.

NIAISOT.

Heim!

FRONTIN.

Comme sta vostre signoria?

NIAISOT.

Plaît-il?

FRONTIN.

Je vi demande comment vos vos portez?

NIAISOT.

Pourquoi cela?

FRONTIN, AVANÇANT.

Perqué, il est naturel de s'intéresser à la sanita d'oun
cavalier aussi aimable que vos le paroissez.

NIAISOT.

Tiens, cavalier! cavalier! (*A Lucile*). Est-ce une
sottise qu'y m'dit là?

LUCILE.

Eh! non, imbécille, c'est une manière de s'expliquer
de son pays,

LE DENTISTE,

NIAISOT.

A la bonne heure..... parce que..... Eh ben, monsieur l'cavalier, quoiq'y a pour vot'service ? qui êtes-vous ?

FRONTIN.

AIR : *Oui, noir n'est pas si diable.*

Signor, je souis dentiste,
Dentiste italien,
Nouille part il n'existe
Talent égal au mien,
Talent (BIS) égal au mien ;
Ze souis connou par-tout,
Mais en France sur-tout :
Vers moi chacun s'empresse ;
On vante mon adresse,
De ma main la souplesse,
Mon talent singoulier ;
Signor (BIS) voulez-vous (BIS) l'essayer ?

NIAISOT.

Non pas, s'il vous plaît, doucement.

FRONTIN.

Signor, c'est une belle chose qu'un dentiste !

NIAISOT.

A qui l'dites-vous ? J'suis dentiste.

FRONTIN.

Vi êtes dentiste..... Permettez que ze vi embrasse.
(*Il l'embrasse*).

NIAISOT.

Tiens, quelle tendresse !

FRONTIN.

Signor, sentez-vous bien toute la grandeur, toute la noblesse de votre état ?.... Dentiste !.... Laissez-moi admirer la piou belle production de l'auteur de la natoure.
(*Il contemple Niaisot*).

NIAISOT.

Qu'eu drôle d'homme !

LUCILE.

Il est vraiment original.

FRONTIN.

Oui, ze le soutiens, rien n'égale oun dentiste : quelle main opère piou de prodiges ?.... Quelle main conserve à l'homme oun trésor piou précieux ?

NIAISOT.

Tiens, comme vous nous contez tout ça.

FRONTIN.

Oui, signor, oui ze le soutiens, dans oun gouvernement bien organisé, on ne devroit souffrir d'autre état que celui de dentiste.

N I A I S O T.

Vous avez raison, mais vous n'm'avez pas dit c'que vous veniez chercher ici.

F R O N T I N.

J'y viens chercher le signor Dacier, mon confrère et mon ami, et le seul que ze r'connoisse pour mon égal dans ma profession.

N I A I S O T.

Il n'est pas ici.

F R O N T I N.

Ze le sais; ze l'ai rencontré, et ze viens de sa part, perché ze suis obligé d'entreprendre un voyage, et ze venois loui demander vingt-cinq pots d'un certain opiat.

N I A I S O T.

Ah, c'est différent; mon parrain n'y est pas, mais c'est tout d'même com's'il y étoit.

F R O N T I N.

Comment cela?

N I A I S O T.

Ah mon dieu oui, j'suis un aut'mon parrain, et il m'a chargé d'vous remettre l'opiat q'vous demandez. Vos pots sont tout prêts.

F R O N T I N.

Comment, vi êtes le filleul de mon ami Dacier? Ze vi demande pardon de ne vi avoir pas reconnou pioutôt.

N I A I S O T.

Ça n'est pas étonnant, vous n'm'avez jamais vu.

F R O N T I N.

Eh, qu'importe, signor; vostre parrain est oun jeune homme charmant, plein d'esprit.

N I A I S O T.

C'est moi..... sûr.

F R O N T I N.

Ze le vois bien. (*A part*). Tâchons de l'éloigner. (*Haut*). Il m'a dit que ze vi avertisse d'aller le rejoindre où il est allé.

N I A I S O T.

Où ça donc?

F R O N T I N.

Attendez donc..... c'est roue..... roue..... Aidez-moi oun pou..... chez la citoyenne..... comment donc?.....

N I A I S O T.

N'est-ce pas rue de Richelieu?

F R O N T I N.

Précisément, rue de Richelieu.

NIAISOT.

Chez la citoyenne Brillemont ?

FRONTIN.

C'est cela même.

NIAISOT.

Tiens, c'est singulier.... y n'm'avoit pas dit. ... mais c'est égal, c'est p't'être pour me présenter à ses pratiques.

FRONTIN.

Probablement.

NIAISOT.

J'vais y aller; mais auparavant faut que j'vous r'mette vot'opiat.... j'vas l'chercher.

FRONTIN.

Ah ! c'est vrai ; mon opial , ze n'y pensois piou.
(*Niaisot sort*).

SCENE VI.

LUCILE, FRONTIN.

(A cette scène Frontin quitte son accent).

FRONTIN, S'AVANÇANT PRÉCIPITAMMENT VERS LUCILE.

Prenez vite cette lettre, et reconnoissez dans le dentiste italien, le zélé Frontin, le valet de M. Sainville.

LUCILE, AVEC EMPRESSEMENT.

C'est toi, Frontin ! Quelle hardiesse !..... Comment n'as-tu pas craint.....

FRONTIN.

AIR de l'ambassade de Boufflers.

Des ruses les plus bizarres
L'amour ne s'étonne en rien,
Pour vous ravir aux barbares,
Frontin est italien :
Dans le desir de vous plaire,
Nous nous serions faits, je crois,
S'il eût été nécessaire,
Algonquins, tures ou chinois.

LUCILE.

Donne donc vite cette lettre. (*Elle l'ouvre et lit*).

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?*

Je suis sur le point de me voir
Enlever ce que j'aime,
Je ne prends dans mon désespoir,
Conseil que de moi-même ;

Pour concerter quelque moyen ,
J'implore un moment d'entretien ;
Si vous me refusez ce bien ,
A vos yeux , inhumaine ,
Mon bras , d'abord ,
Tranche mon sort ,
Et termine ma peine.

Ah ! Frontin , il m'effraie.

FRONTIN.

Mon dieu , il le fera comme il le dit.

LUCILE.

Ciel ! que faire ?

FRONTIN.

Ne balancez pas ; voudriez-vous nous faire perdre tout le fruit de nos ruses ?.... Feriez-vous moins pour nous , que le hasard qui nous a si bien servis ? Depuis long - temps je cherchois les moyens de m'introduire ici , je découvre ce matin que le signor Boccadino , le dentiste de mon maître , est ami de votre oncle , qu'il doit y venir aujourd'hui même chercher certains pots d'opiat Je trace là-dessus mon plan..... Le signor Boccadino , vaincu par des raisons de poids , me prête pour quelque temps son nom et son habit.. J'épie le moment où votre oncle est sorti..... Plein de l'audace et de l'impudence que donne sans doute cet habit..... je pénètre , je trompe votre ingénieux prétendu..... Vous avez la lettre de mon maître..... Après tant d'efforts , tant de soins , un mot de votre bouche va détruire ou couronner votre ouvrage.

LUCILE.

Je ne sais..... Je tremble..... Mais quel moyen d'écarter Niaisot ?

FRONTIN.

Je m'en charge : rien n'est plus présomptueux qu'un sot ; qui le flatte a bientôt sa confiance. Silence , le voici.

SCENE VII.

Les Précédens , NIAISOT , avec un paquet.

FRONTIN , REPRENANT SON ACCENT.

Ah signor , ze souis confou de la peine que vi prenez.

NIAISOT.

Laissez donc , c'est un zeste..... d'ailleurs vous m'avez l'air d'un brave homme..... Tenez , v'là vot'opiat bien

arrangé..... A propos, n'vous êt'vous pas ennuyé pendant que j'n'étois pas là ?

LUCILE.

Qu'il est galant !

FRONTIN.

Ah signor, z'avois oublié de vi faire mon compliment... Viavez oune aimable parente, perqué ze présoume qu'elle l'est, et même je crois voir en vous oune certain air de famille.....

LUCILE.

Vous êtes connoisseur.

NIAISOT.

Ah ! pour l'coup, vous qui me r'pro'chez d'n'êt pas poli... J'vous d'mande un peu si c'est là une réponse à faire à un compliment ?.... Non, mais j'vous d'mande, certainement si on m'faisoit un compliment, je n'serois pas brutal com'ça.

FRONTIN.

Il est vrai que eette zeune personne n'a pas l'humeur très-gaie.

AIR : *Je suis joyeux.*

Qui peut ici

Vous causer du souci ?

Oun bel œil doit-il être ainsi

De chagrin obscurci ;

Quand on est zeune et zolie,

Per le bonheur de la vie,

Il faut un mari

Zeune, accompli,

Digne d'être chéri.

NIAISOT.

Ce mari,

Le voici ;

Je suis vraiment ravi

Que contre ce cœur endurci,

Vous preniez mon parti.

FRONTIN.

Quoi ! signor, c'est là vostre suture ?..... Je gage que c'est peut-être mon ami Dacier qui a arrangé ce mariage-là ?

NIAISOT.

Tout juste comme y d'vine ça !

FRONTIN.

Diable, il se mêle aussi de mariage !

AIR du deuxième quatrain des *Folies d'Espagne*.

Je savois bien, et personne n'ignore

Avec quel art il sépare les dents,

Mais jusqu'ici, moi, j'ignorois encore

Qu'il y joignit celui d'ounir les gens.

Il est vrai que vi êtes ses parens ?

N I A I S O T.

Oui, Lucile est sa nièce.... mais ce mariage-là n'est pas encore fait.

L U C I L E.

Dieu merci.

F R O N T I N.

Comment, dieu merci ?

AIR : *Le plaisir qu'on goûte en famille.*

J'ai crou toujours qu'avec plaisir
On voyoit l'hymen à votre âge,
Et le chagrin vient vous saisir,
Dès qu'on parle de mariage.

L U C I L E.

Soyez mon juge en ce moment ;
Voyez l'époux qu'on me destine :
Êtes-vous encore à présent
Étonné de me voir chagrine ?

F R O N T I N.

Sans doute, ze le sous encore plus que jamais.

N I A I S O T.

Eh ! je dis y a d'quoi....

F R O N T I N.

Perqué ze ne crois pas que vi ayez de valables raisons
per refuser le mari qu'on vi offre.

N I A I S O T.

Oui, j'vous en prie... parlez pour moi... tâchez...

F R O N T I N.

Volontiers, j'agirai comme si cela me regardoit.

N I A I S O T.

Pardi, v'là un ben honnête homme, comme y s'intéresse à moi !

F R O N T I N.

C'est si natourel.... oui, signora, ce seroit être de la dernière cruauté que de refuser ce qu'on vi demande per ma bouche. (*bas*). M. Sainville meurt d'impatience en attendant la réponse.

(Pendant que Frontin chante ce couplet, Niaisot l'excite par des gestes d'approbation).

AIR : *Résiste-moi, belle Aspasie.*

D'oun jeune homme aimable et sincère
A vos pieds z'apporte les vœux (BIS).
Faut-il le rendre malheureux
Quand il n'aspire qu'à vous plaire ?
Son amour, ses soins délicats
N'obtiendront-ils pas quelque chose ?
Par pitié ne refusez pas
Celui dont ze plaide la cause.

NIAISOT.

C'est ça, v'là c'que j'voulois dire..... mon dieu, q'vot'langue a d'esprit! Ell'd'vine c'qu'étoit sur l'bord d'la mienne.

FRONTIN.

Ze souis charmé que vi soyez satisfait de ce que ze viens de dire.. Vi êtes facile à contenter. Ah! signora.... Puis-qu'il faut si pou de chose per le rendre heureux.... mettez le comble à son bonheur, en accordant ce que ze vi demande..... (*A part*). Vous savez qu'il se tue si vous le refusez; cela est sérieux.

NIAISOT.

Allons, Lucile.... Un p'tit brin d'tendresse, laissez-vous aller.

FRONTIN.

Voyez, lui-même vi en prie.... Consentez, tout le monde sera content.

NIAISOT.

Mon dieu, oui.... mais personne ne l'sera tant q'moi.

FRONTIN.

Et moi, rien n'égallera ma joie.

NIAISOT.

Comme il a bon cœur!..... Y s'réjouit de c'qui m'fait plaisir..... com'si ça le r'gardoit.

LUCILE A FRONTIN.

Songez à quoi vous m'exposez.

NIAISOT.

A rien du tout.

FRONTIN.

Quoi, des refous éternels..... (*Bas*). Et mon pauvre maître qui croit que vous l'aimez.

LUCILE.

Si je ne l'aimois pas, balancerois-je un moment? Vous avez si bien l'art de persuader, qu'il faut bien faire tout ce que vous voulez.

NIAISOT, SAUTANT DE JOIE.

La v'là donc rendue.... que j'suis content.... (*Il saute au cou de Frontin*). Ah! brave homme, que j'vous ai d'obligation!

FRONTIN.

Ah! pas la moindre.... Dans ce que z'ai fait, mon but n'étoit pas d'obtenir vos remerciemens. (*Haut à Niaisot*). Eh signor, pendant que vi zouissez de vostre bonhour, vi oubliez que vostre parrain vi attend.

NIAISOT.

Ah ! c'est vrai..... c'pauvre parrain.... v'là q'j'y vas tout d'suite....

FRONTIN.

Je vais sortir avec vous ; j'aurois été pourtant charmé de voir mon ami Dacier avant mon départ.

NIAISOT.

Ecoutez.... y n'tardera pas à revenir.... d'ailleurs j'vas l'presser, moi.... J'l'i dirai tout c'que vous avez fait pour moi.... Attendez-le ici. Comme y s'ra content d'vous voir !

FRONTIN.

En vérité, ze ne pouis.... des affaires pressées....

NIAISOT.

Ah, j'vous en prie. (*Bas*). Et pis vous savez q'les femmes ça change comme un'girouette.... Vous entretenez Lucile dans l'bon mouvement qu'elle a pour moi.

LUCILE.

Pourquoi gêner monsieur ?

NIAISOT.

Ça n'le gênera pas.... Mon parrain s'ra si content d'vous trouver ici !....

FRONTIN.

Z'en souis persouadé.

NIAISOT.

Vous resterez, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

En vérité, z'ai pris à vous ouin intérêt si tendre, que z'y consens per vos faire plaisir.

NIAISOT.

Q'vous êt'complaisant.... D'ailleurs nous y viendrons bientôt.

FRONTIN.

Ne vos pressez pas tant. (*Niaisot sort*).

(Frontin le suit, le regarde sortir et revient).

SCENE VIII.

LUCILE, FRONTIN.

FRONTIN.

Le voilà parti.... Mon maître m'attend à deux pas.... je vais l'aller chercher.

LE DENTISTE,

LUCILE.

En vérité, Frontin, je ne saurois.....

FRONTIN.

Encore des irrésolutions; songez donc aux paroles de sa lettre.

Mon bras d'abord
Tranche mon sort,
Et termine ma peine.

Il est capable de tout.

LUCILE.

Comment ! tu crois....

FRONTIN.

Si je le crois !

AIR : *Faut qu'on me carillonne.*

Peut-être même en ce moment....
Décidez-vous sur l'heure.

LUCILE.

Grand dieu ! que ton maître est pressant :
Je ne veux pas qu'il meure
Pourtant ;
Je ne veux pas qu'il meure.

FRONTIN, RIANT.

J'étois bien sûr de votre humanité : cela suffit. *A bon entendeur demi-mot.* Rassurez-vous ; je vais vous amener M. Sainville en parfaite santé. (*Il sort*).

SCENE IX.

LUCILE, SEULE.

Je vais voir Sainville..... moment heureux!..... que de soins tu lui a coûtés !..... Et j'ai pu vouloir le différer..... Non, mon cœur en a aussi besoin que le sien, mais il est à propos de se faire un peu prier : en amour cela donne un nouveau prix à ce qu'on accorde.

AIR : *Enfant chéri des dames.*

On nous dit qu'une femme
Doit savoir refuser
La faveur que son ame
Brûleroit d'accorder. (TER).
Mon bonheur est de voir Sainville,
Sainville demande à me voir ;
Il faut pourtant faire la difficile,
Sous peine d'enfreindre un devoir :

En vain la voix de la nature
Se fait entendre au fond du cœur ;
On doit , étouffant son murmure ,
S'armer d'une fausse rigueur.
Ainsi le veut l'usage ;
A ce tyran sauvage
Soi-même il faut immoler son bonheur :
Car on dit qu'une femme
Doit savoir refuser
La faveur que son ame
Brûleroit d'accorder.

(*Sainville et Frontin entrent ici , s'arrêtent et écoutent Lucile*).

Meis l'usage a beau dire ,
Il devient impuissant
Quand notre cœur conspire
En faveur d'un amant ;
Plus on fait la farouche ,
Plus l'amour est pressant ;
Sa tendre voix nous touche ,
Il commande en priant.

Oui , oui , toujours l'ainour nous commande en priant.

(*Sainville , qui est arrivé doucement près d'elle , reprend*) :

Et bientôt une femme ,
Lasse de refuser ,
Ecoute enfin son ame ,
Qui lui dit d'accorder. (*TER*).

SCENE X.

SAINVILLE , FRONTIN , LUCILE.

LUCILE.

Méchant !.... vous m'avez entendu.... vous avez surpris mon secret.... mais puis-je en avoir qui ne soit point à vous ?

SAINVILLE.

Vous avez raison , charmante Lucile ; il ne faut pas employer à me gronder un temps qui nous est si précieux... Nous avons tant de choses à nous dire Il y a huit jours que nous ne nous sommes vus.

FRONTIN.

Et sans moi , vous auriez pu achever le mois ; mais je vais vous laisser causer en liberté..... je serai plus utile aux aguets qu'ici.

LE DENTISTE,
SAINVILLE.

Mon cher Frontin, compte sur ma reconnoissance.

FRONTIN.

Et vous, sur mon exactitude et ma vigilance. (*Il sort*).

SCENE XI.

LUCILE, SAINVILLE.

LUCILE.

Sainville, vous me disiez tout-à-l'heure qu'il ne falloit pas employer le temps à vous gronder j'en ai cependant bien sujet..... comment! me forcer à vous accorder un entretien.... ici.... mais songez donc que si nous sommes surpris.....

SAINVILLE.

Lucile, vous oubliez donc que j'ai entendu l'aimable conversation que vous aviez avec vous-même quand je suis entré. D'ailleurs pouvois-je avoir de bonnes nouvelles à vous annoncer, et confier ce soin à un autre qu'à moi-même ?

LUCILE.

Comment ! quelles sont ces nouvelles ? Sainville, mon ami, hâtez-vous.

SAINVILLE.

Mon oncle, désabusé des préventions défavorables que des parens jaloux lui avoient données sur mon compte, m'a rendu son estime et sa confiance Il me laisse, avec la moitié de sa fortune, la direction immense de son commerce.

AIR des Montagnards.

Au-dessus de l'erreur commune,
Fier de ses nobles sentimens,
Toujours de l'aveugle fortune
Mon cœur dédaigne les présens. (BIS).
J'aurois à ses vaines largesses,
Sans toi, renoncé sans retour;
Mais j'aime aujourd'hui les richesses,
Puisqu'elles servent mon amour.

LUCILE.

Nous nous flattons, mon ami; mon oncle a déjà refusé pour moi de riches partis; la fortune n'est donc pas ce qui l'intéresse le plus : il veut absolument que j'épouse son

filleul, son élève, et que mes biens servent à l'établissement de cet odieux époux.

SAINVILLE.

Je vaincrai, je l'espère, tous ces obstacles... Sûr de l'amour de Lucile, je puis tout entreprendre.

LUCILE.

Je te promets de te seconder, si tu me promets une éternelle constance.

SAINVILLE.

AIR : *Quand on cueille la fleur vermeille.*

Peux-tu croire, ma douce amie,
Sainville perfide et léger ?
Lorsqu'une fois on t'a choisie,
Est-il possible de changer ?
Mais du reproche d'inconstance
Mon cœur pourroit-il s'emouvoir ?
Pour te prouver mon innocence,
Ma main t'offrirait ton miroir.

LUCILE.

De la galanterie..... Oui, mais vous n'êtes pas encore mon époux.

SCÈNE XII.

Les Précédens, FRONTIN, *accourant.*

FRONTIN.

Tout est perdu.... Niaisot monte sur mes pas.... L'oncle sans doute n'est pas loin.

LUCILE.

Ah ciel ! je l'avois prévu.

SAINVILLE.

Par où s'échapper ?.... Par la fenêtre.

FRONTIN.

Oui, en plein jour.

LUCILE.

Je suis perdue !

SAINVILLE.

Mon cher Frontin, ne vois-tu pas quelque moyen ?

FRONTIN.

Attendez..... non.... si fait.... jamais..... pourquoi pas?....

le coup est hardi, mais n'importe; voilà notre homme....
allons, monsieur, vite le mouchoir sur la joue, l'air
souffrant; et vous, mademoiselle, du calme, l'air indif-
férent. (*Niaisot entre*).

SCENE XIII.

Les Précédens, NIAISOT. (*Frontin reprend
l'accent italien.*)

FRONTIN, TRÈS-HAUT ET FACHÉ.

Non, signor, non, jamais ze ne consentirai à ce que
vi me demandez.

SAINVILLE, BAS.

Que veux-tu dire?

FRONTIN.

Vi avez beau me prier, il n'en sera rien.

NIAISOT.

Qu'est-ce qu'il y a ?.... Voyons.

FRONTIN.

Ah! vos me connoissez bien. Faire un pareil outrage
à mon meilleur ami.... chez lui.... non, signor, non.

NIAISOT.

Est-ce q'vous êt'fou? j'commence à l'eroire, car vous
v'nez de m'faire faire une course, et y g'n'y avoit pas pus
d'parrain que d'ssus ma main....

FRONTIN.

Oui, mettez-vous aussi avec lui.

NIAISOT.

Mais qu'est-ce que c'est?

FRONTIN.

Ce que c'est?

NIAISOT.

Oui, c'que c'est?

FRONTIN.

La demande la plus impertinente.

NIAISOT.

Mais encore?

FRONTIN.

Me faire violer les droits de l'hospitalité et de l'amitié!....
à moi !....

NIAISOT.

A la fin, voulez-vous me mettre au fait ?

FRONTIN.

Pendant que ze parlois à la signora en vostre favore, le cavalier que voici entre en poussant des cris de dolore.... Il se plaint d'oune dent....

SAINVILLE.

Ah ! j'y suis.

FRONTIN.

Qui loui fait souffrir le martyr.

SAINVILLE.

Haye ! Haye !

LUCILE.

Il me fait peine.

FRONTIN.

Il me demande le signor Dacier, ze loui répons qu'il n'est pas chez loui.... Etes-vous dentiste, me dît-il?... Oui, et là-dessus voilà mon homme qui vout absolument que ze loui arrache sa dent.

NIAISOT.

C'est bien naturel.

FRONTIN.

Mais moi, je dis non, perqué ze sous chez mon ami Dacier, et z'irois sous ses brisées!.... Ze commettrois cet attentat contre le droit des zens!.... Il insiste, il prie, il plore.

NIAISOT.

Le pauvre homme !

FRONTIN.

Mais moi, piou ferme qu'un roc, ze refouze constamment.... Ah ! corbiou, il étoit bien tombé, ze loui aurois pioutôt vu sauter la mâchoire que de loui porter le moindre secours.

NIAISOT.

Com'c'est dur ! On voit ben q'vous n'avez jamais eu mal aux dents. Si vous saviez c'que c'est.

SAINVILLE.

Haye ! Haye !

NIAISOT.

T'nez, y m'fait tant d'peine, q'si je n'craignois pas d'être grondé par mon parrain, j'l'y arracherois sa dent.

LUCILE.

Ah ! pour le coup, le remède seroit pire que le mal.

LE DENTISTE,
NIAISOT.

AIR : *Joseph est bien marié.*

Ah! monsieur, par amitié,
De son mal ayez pitié.

FRONTIN.

Ce seroit oune insolence,
Oun manque de bienséance,
Tel que quand ze le voudrois,
Vraiment ze ne le pourrois.

LUCILE, A PART.

Il dit bien la vérité.

FRONTIN.

Vos voyez bien que toutes vos supplications sont inutiles, le piou court est de vi retirer et de revenir quand le signor Dacier sera chez louni, ou si vostre dolore est trop violente, ma demeure n'est pas loin.... Là ze pourrai vi soulager.... Sortons.

NIAISOT.

G'n'y a pas d'moyen d'ly faire entendre raison; dites donc, monsieur, vous emmenez les pratiques de mon parrain.

FRONTIN A SAINVILLE.

Allons, signor, retirons-nous. (*A part*). Grâce au ciel, nous voilà tirés d'embarras. (*Dacier entre*). Voilà le parrain, quel contre-temps!

LUCILE.

Ciel! mon oncle!

NIAISOT.

Oh! v'la mon parrain, y va arranger tout ça.

SCENE XIV et dernière.

Les Précédens, D A C I E R.

D A C I E R.

AIR : *Voyage, qui voudra.*

D'où provient donc tout ce tapage?
Quels sont ces visages nouveaux?

(*Profond silence*).

Parlez vous? vraiment j'enrage.

NIAISOT.

Parrain, vous v'nez ben à propos.

FRONTIN.

Signor, ze dois vi dire...

NIAISOT.

En deux mots j'vas l'instruire.

FRONTIN.

Vi aller tout brouiller.

NIAISOT.

Moi, j'veux parler.

(*Ensemble et vite*).

FRONTIN.

NIAISOT.

Signor, le souzet qui m'attire
Est vraiment des plus sérieux,
Ze viens en ces lieux.

Parrain, le sujet qui l'attire
Est de vous faire ses adieux,
Il vient en ces lieux.

DACIER, IMPATIENTÉ.

Quels bavards, grands dieux!
Lequel de vous deux
Dois-je écouter mieux?

FRONTIN.

C'est moi.

NIAISOT.

C'est moi.

(*Ensemble*).

C'est moi.

C'est moi.

DACIER.

Je pense, je pense qu'ils sont sous tous les deux.

NIAISOT.

Pour l'pus pressé, parrain, v'là un monsieur qui vient
s'faire arracher une dent.

DACIER.

Et pourquoi tant de bavardage? Que ne me disois-tu
tout de suite..... Allons, apprête tout ce qu'il faut?

NIAISOT A FRONTIN.

Y n'vous reconnoit pas. (*Il apprête tout*).

FRONTIN.

C'est la surprise.

DACIER A SAINVILLE.

Voulez-vous me permettre de voir.

SAINVILLE.

Monsieur, c'est que....

DACIER.

Ne craignez rien.

FRONTIN.

Ze voudrois vi dire deux mots.

DACIER.

Je suis à vous tout-à-l'heure ; mais le souffrant est le plus pressé. . . . Est-ce une dent molaire ?

SAINVILLE.

Monsieur.

DACIER.

Une incisive ?

FRONTIN.

Signor.

DACIER.

C'est peut-être la dent de l'œil ? Quelle qu'elle soit , elle partira du premier coup , et sans douleur.

NIAISOT.

Parrain, tout est prêt.

SAINVILLE.

Quel embarras terrible !

FRONTIN, BAS.

N'avez-vous pas quelque mauvaise dent ? Laissez - vous faire.

SAINVILLE.

Non , de par tous les diables !

FRONTIN A DACIER.

Signor, ze souis très-pressé. Ecoutez-moi ouun instant.

DACIER.

Après l'expédition ; c'est l'affaire de deux secondes.

NIAISOT A SAINVILLE.

N'ayez pas peur, y n'vous fra pas d'mal.

SAINVILLE.

La douleur est passée.

DACIER.

Le mal ne reviendra que plus violent. Allons ; puisque vous y voilà. Vous n'aurez pas le temps de vous en appercevoir. (*Il tire de sa poche des outils*). Tenez , voilà un instrument de mon invention , qui exempte de toute douleur ; c'est vraiment un plaisir de se faire arracher des dents par moi.

S A I N V I L L E A L U C I L E .

Il faut tout-déclarer.

L U C I L E .

Je tremble !

S A I N V I L L E , A U X G E N O U X D E D A C I E R .

Monsieur , vous me voyez à vos pieds.

D A C I E R .

Cette posture-là ne vaut rien , c'est dans ce fauteuil qu'il faut vous mettre.

S A I N V I L L E .

Je dois vous avouer.

D A C I E R .

Il y a une heure que cela seroit fini. J'ai arraché ce matin deux dents à des femmes , elles n'ont pas fait la moitié de toutes ces façons.

N I A I S O T .

Ça c'est vrai. pour un jeune homme , y n'est pas brave.

S A I N V I L L E .

Allons , Lucile , joignez-vous à moi , et implorons votre oncle.

L U C I L E , A U X G E N O U X D E D A C I E R .

Mon cher oncle.

F R O N T I N , A G E N O U X .

Ah ! signor.

D A C I E R .

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

N I A I S O T .

Est-ce qu'ils veulent aussi se faire arracher des dents , eux ?

S A I N V I L L E .

Monsieur , apprenez que ma prétendue douleur n'est qu'une ruse.

N I A I S O T .

Tiens , y n'avoit pas mal aux dents ; y vouloit s'en faire arracher par partie de plaisir.

S A I N V I L L E .

J'adore Lucile.

D A C I E R .

Comment ?

LE DENTISTE,
NIAISOT.

En v'là bien d'un autre.

SAINVILLE.

Je suis digne de prétendre à sa main.... Je sais que l'intérêt que vous prenez à votre filleul vous avoit inspiré le dessein de l'unir à votre nièce ; mais je puis lever toutes ces difficultés : je me nomme Sainville.

NIAISOT.

Ah ! c'est lui, parrain, j'vous l'avois ben dit.

SAINVILLE.

Je lui offre ma main et une fortune immense, et nous vous prions de consacrer la moitié de la sienne à l'établissement de votre filleul.

DACIER.

Mais, monsieur, j'ai promis à mon frère....

LUCILE.

De faire le bonheur de sa fille, et je ne puis être heureuse qu'avec Sainville.

NIAISOT A FRONTIN.

Vous disiez qu'elle étoit dans d'si bonnes dispositions pour moi.

DACIER.

Vos propositions sont séduisantes.... Qu'en penses-tu, Niaisot ? Préfères-tu une femme qui n'a pas l'air de t'aimer beaucoup, à une fortune considérable et un établissement solide ?

NIAISOT.

Ma foi, arrangez ça ; d'ailleurs, j'dis..... avec une femme on n'a pas toujours d'argent, et avec d'argent on a toujours une femme.

FRONTIN.

Bien pensé.

DACIER.

Allons, je consens à tout... Mais, quel est monsieur ?

SAINVILLE.

C'est un valet ingénieux et fidèle, dont les ruses ont contribué au succès de mon amour.

NIAISOT.

Tiens ! moi qui l'ai pris pour un dentiste d'vos amis ; faut qu'il ait ben d'esprit, car y m'a attrapé.

FRONTIN.

VAUDEVILLE sur l'air *du vaudeville du Conteur.*

Grace au ciel, ici tout s'arrange,
Nous voilà hors d'un mauvais pas.
Notre embarras étoit étrange :
Vous sur-tout, vous n'en riez pas ;
Mais quand on aime avec tendresse,
C'est peu de chose assurément
Que de faire, pour sa maîtresse,
Le sacrifice d'une dent. (BIS).

DACIER.

Je crois, en vous donnant ma nièce,
Travailler à votre bonheur ;
Ayez toujours même tendresse,
C'est la loi qu'impose mon cœur.
Oui, mon bonheur sera le vôtre ;
Aimez-vous toujours constamment :
Mes chers enfans, l'un contre l'autre
Gardez-vous d'avoir une dent. (BIS).

SAINVILLE.

Rendre Lucile fortunée,
Est pour moi le plus doux devoir ;
(A NIAISOT). Mais on vous l'avoit destinée,
Peut-être allez-vous m'en vouloir ?

NIAISOT.

Aujourd'hui j'veus dois ma fortune,
Puis j'veus en vouloir à présent ?
Ne redoutez pas ma rancune,
Contre vous je n'ai pas de dent.

LUCILE, AU PUBLIC.

Notre plus douce récompense
Fut toujours de plaire à vos yeux,
Et souvent votre bienveillance
Couronna nos efforts heureux.
Ah ! que votre bonté persiste ;
Il est si beau d'être indulgent !
Et contre l'auteur du Dentiste
N'allez pas avoir une dent.

F I N.

